

Nous poursuivons donc notre série de prédications sur Calvin « Lecteur des Ecritures » et avec ce passage de l’Evangile, cette magnifique parabole dite des soucis, Calvin se régale et nous avec lui à sa lecture, si fine, si moderne, si percutante. Il est vrai que ce passage va permettre à Calvin de développer plusieurs éléments importants de sa théologie, comme la confiance que l’on peut placer en Dieu, en sa Providence. Ce terme fondamental pour Calvin revient du reste à plusieurs reprises dans son commentaire sur ce passage.

Pour Calvin très vite, la donne est claire, ce passage de l’Ecriture nous rappelle combien nous devons toujours chercher à trouver le juste milieu entre « *une nonchalance lourde et les tourments d’esprit excessifs* » pour reprendre son expression.

Mais reprenons depuis le début. Calvin précise d’entrée que lorsque le Seigneur nous invite à ne pas nous soucier du lendemain, il ne faut pas comprendre cela comme une invitation au laisser-aller. « *Nous savons que les hommes sont nés à cette condition qu’il faut qu’ils aient quelque soin* ». Nous sommes appelés à prendre donc soin de nous, à nous aimer (aime ton prochain comme toi-même) et nous avons la responsabilité de prendre soin de ceux qui nous sont confiés. La foi ne sera jamais un oreiller de paresse...et certainement pas pour Calvin.

Mais aussitôt cela précisé, Calvin tempère ce propos en rappelant que si nous devons prendre soin de nous et que toute nonchalance est coupable, de même tout souci excessif est à proscrire de la même manière. « *Le Seigneur...condamne tout souci déréglé et excessif, à savoir pour ce que les hommes en ce faisant se tourmentent en vain et se minent l’esprit ...et se fiant en leur propre industrie ne s’adonnent plus à invoquer Dieu* ».

Calvin, en dépit de l’image que l’Histoire a voulu faire de lui, se montre ici comme un homme qui nous invite à la confiance, à la paix, à la tranquillité de l’âme. Lorsque nous nous laissons envahir par les soucis, il n’y a plus de place pour la louange, lorsque nous croyons que nous pourrions par nous-mêmes et en redoublant d’efforts et de tourments nous sortir seuls de tous nos soucis il n’y a plus de place pour la confiance. Et Calvin de citer le psaume 127, 2 : « Rien ne sert de vous lever tôt, de retarder votre repos, de manger un pain pétri de peines » Calvin nous invite à profiter, à jouir de la vie en nous concentrant sur nos tâches et ce sur quoi nous pouvons agir, et en laissant à Dieu le reste dans la confiance que nous

pouvons placer en son amour de Père. C'est ce que j'aime dans ce commentaire, c'est que dès les premières lignes on peut y voir une lecture extrêmement libératrice de l'Évangile. « *Ne soyez pas en souci de ce que vous mangerez...comme si d'heure en heure la viande vous devait faillir* ». L'Évangile n'est jamais là pour nous accabler, nous opprimer, nous empêcher de vivre, c'est tout le contraire. Et cette liberté offerte face aux tourments de la vie doit nous conduire à une louange reconnaissante, mais une louange qui n'est pas passive ou encore moins indifférente au monde qui nous entoure.

Le fait de pouvoir être affranchis dans la confiance des soucis libère notre énergie pour œuvrer au dessein de Dieu, là où il nous a placés et selon notre vocation.

Pour Calvin, il y a presque une question de logique qui découle de sa foi en Dieu ; Dieu ne va pour nous laisser tomber puisqu'il nous aime d'un amour sans faille. « *Que le Seigneur qui a donné la vie ne souffrira pas que les choses qui sont nécessaires pour l'entretenir nous défailent. Et de fait, nous faisons grande injure à Dieu toutes fois et quantes que nous nous défions d'avoir notre nourriture ou vêtement comme s'il nous avait jeté en terre à l'aventure.* »

Se faire un souci excessif, c'est finalement faire injure à Dieu qui « *aura soin de notre vie laquelle il nous a donnée* ».

Arrivé là dans son commentaire Calvin peut enfin ...lâcher ce mot si important pour lui ... la Providence. Il nous faut « *apprendre à nous reposer en la providence de Dieu* ».

Arrêtons-nous quelques instants sur ce terme tellement important pour la théologie de Calvin. Les détracteurs de Calvin ont mis en avant la notion de prédestination pour critiquer avec virulence l'ensemble de la théologie de Calvin. Or il faut bien comprendre que la notion de prédestination, qui n'est jamais systématisée dans la pensée de Calvin n'est en sorte qu'une forme d'illustration, certes assez malheureuse de la notion de providence, qui elle est longuement développée. Il lui voue deux chapitres entiers dans sa dernière version de l'Institution, son œuvre de référence. Par « Providence », il faut comprendre combien Dieu n'est jamais indifférent à ce qui nous arrive, combien Dieu reste acteur et solidaire de la marche du monde. Ainsi écrit-il cette belle phrase dans son Institution « *Dieu d'un soin spécial veille et fait quasi le guet pour maintenir le salut des fidèles. ... c'est le principal but*

*des histoires de la Bible de montrer que Dieu garde si soigneusement ses serviteurs qu'il ne les laissera pas achopper à une pierre. »*

Oui nous devons être responsables de notre vie, oui nous devons assumer nos responsabilités, mais encore plus que cela nous devons avoir la confiance que Dieu veille sur nous matin et soir. C'est cette confiance en la Providence divine qui nous permet de nous affranchir des soucis inutiles.

Mais Calvin reste Calvin et veut surtout pas que cette confiance en la providence puisse être comprise comme une invitation à la paresse. « *Que si nous avons cela bien avant imprimé en nos esprits que la main de Dieu fournit la nourriture aux oiseaux, aisément nous espérons autant pour nous qui sommes créés à son image ...il ne veut pas par ces paroles nous inciter à oisiveté et paresse. »*

Et cela permet à Calvin de rebondir sur un deuxième thème tout à fait central de sa théologie, à savoir la notion de vocation. Jusqu'à la Réforme réservée aux seules ecclésiastiques Calvin va élargir la notion de vocation à l'ensemble des humains. Chacun, en fonction de ses charismes a reçu vocation de servir le Seigneur là où il est. Chaque travail, chaque métier est occasion de servir le Seigneur. A l'image de la parabole des talents, nous devons mettre au service du bien commun les talents reçus. L'oisiveté, comme l'égoïsme, seront donc condamnées avec fermeté. Mais Calvin s'il encourage chacun à la responsabilité nous rappelle immédiatement à l'humilité. Nous avons tous des charismes et la possibilité de servir le Seigneur et notre prochain, mais il nous met en garde contre une « *outréculance pleine de sacrilège* » quand « *l'homme mortel s'attribuant plus qu'il ne lui est permis présume bien de passer ses limites. »*

Tout est donc question d'équilibre entre un souci excessif qui de fait relève d'un manque de confiance en Dieu et un orgueil mal placé qui laisse penser qu'on peut se passer de Dieu.

Tout cela pourrait donc se résumer en deux termes : ni paresse, ni orgueil.

Et je trouve que ce double écueil, souligné par Calvin demeure d'une grande pertinence pour notre temps. Un des plus grands péchés de notre temps n'est-il pas précisément ce sentiment de toute puissance de l'être humain ? Croire que l'on peut se débrouiller tout seul, sans l'aide ni de Dieu ni des autres. Cette volonté farouche d'indépendance et de liberté est certes

louable, mais elle ne doit pas devenir orgueilleuse. C'est parfois cruellement dans les difficultés de la vie que nous mesurons combien nous avons besoin de l'aide des autres. Croire, vivre selon l'Évangile, c'est reconnaître aussi quand tout va bien que nous sommes constamment placés sous le regard de Dieu, un regard aimant, un regard qui nous porte et nous accompagne. Croire c'est se reconnaître, comme je le disais en commentant le passage du jeune homme riche, « mendiant de la grâce de Dieu ». Et nous pouvons sans crainte nous reconnaître mendiant de cette grâce, dépendant de Dieu, parce que ce Dieu-là, le Dieu de Jésus-Christ est un Dieu qui veille avec amour sur nous. Ce n'est pas ma capacité à affronter les aléas et les soucis de la vie qui en premier lieu donne dans la vie mon assurance, mais bien le fait que ma vie repose en Dieu.

Il faut bien mesurer combien à l'époque de Calvin l'être humain vivait avec un sentiment de menace constante. L'enfer lui faisait peur, mais la vie aussi avec sa violence, ses épidémies, ses guerres. Parler de la Providence pour Calvin c'est une manière de s'opposer à ce sentiment de menace qui paralyse. Or aujourd'hui, je suis frappé de voir combien pour d'autres raisons, ce sentiment de menace resurgit autour de nous ; le monde semble être devenu un peu fou et fait peur. La vie et l'avenir même de l'humanité semblent menacés. Là encore ce sentiment d'angoisse peut nous menacer de paralysie. Croire que ma vie, malgré tout ce que je vois ou peut redouter repose en Dieu me permet d'affronter avec courage, ténacité et responsabilité les aléas de la vie. Cette confiance inébranlable dans la Providence de Dieu est ce qu'il y a de plus libérateur. Elle n'est pas oreiller de paresse, au contraire elle éveille ma responsabilité, mais elle m'affranchit de la crainte de devoir agir seul. Pas besoin d'être quelqu'un d'autre pour être aimé de Dieu, pas besoin d'imaginer que je vais devoir affronter seul les soucis de la vie. Dieu est à mes côtés, il m'accompagne et prend soin de moi. Cela me permet de mettre toute mon énergie pour me mettre à son service et au service de mes prochains selon la vocation qui est la mienne, différente de celle des autres, unique mais tout aussi précieuse. Si Dieu veille ainsi sur les oiseaux du ciel à combien plus forte raison sera-t-il toujours et encore ce Dieu proche et aimant, jamais un Dieu distant ou indifférent à ce qui m'arrive, mais un Dieu attentif et proche de nous un Dieu qui nous accompagne dans nos joies et nos peines, dans notre travail et nos combats.

Amen